Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 69 (1940)

Heft: 12

Artikel: Mademoiselle

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MADEMOISELLE

« Je pense que la vie de chacun a son prix pour les autres. » (Claudel, *L'Echange*, acte III.) Les paroles que l'acteur vient de prononcer éveillent en nous une résonance inattendue. Toute vie vaut-elle son prix ? Et nos vies nous apparaissent et ce pour quoi nous les avons données. Nos vies d'institutrices !

Il est quelque part, dans le canton de Fribourg, un paysage de collines qui montent, s'appuyant les unes aux autres, au-dessus de la vallée. La rivière serpente tout au bas, et, en face, d'autres collines semblables semées de bois et de toits penchés grimpent vers l'horizon. La route claire escalade le flanc de la dernière colline et, tout là-haut, longe une haie de noisetiers, une ferme au toit brun, une autre encore et un bâtiment carré que surmonte une cloche... Au-dessus de la maison carrée, c'est le ciel immense, puis, d'un côté, les Alpes de Savoie, bleues et blanches, nettes et précises, et de l'autre la dégringolade du vert jusqu'à la vallée. Quand vient le soir, les paysans qui passent sur le chemin disent : « Bonsoir, Mzelle ! », des « gosses » font claquer leurs galoches sur le seuil de la porte et demandent : « Mzelle, faut-il porter une lettre à la poste en allant couler ? » Puis, l'ombre s'étend et le silence, le silence profond de la campagne. On ne peut deviner la flèche d'un clocher : l'église est trop loin. Mais dans la nuit, une lumière brille longtemps dans le bâtiment carré : la vieille institutrice travaille. Elle veille, toute seule probablement dans la grande étendue, car depuis longtemps bêtes et gens dorment, assommés par le rude labeur. Et voici qu'elle est en ce coin de terre la seule présence humaine. Alors Mademoiselle qui réfléchit, penchée sur des écritures d'enfants, sent confusément à cette heure qu'elle représente son village en face de Celui qui veille toujours et, plus lourdement, elle sent peser sa charge sur ses épaules.

Elle est arrivée ici il y a longtemps, bien longtemps. Elle avait choisi sa vie librement. Elle était de ces jeunes filles qui n'aiment rien tant qu'un regard d'enfant dans lequel se lit tout à coup la joie de comprendre. Tout de suite, elle avait aimé les petits aux yeux clairs, les moyens qui avaient appris à chanter sans se tortiller et les grands — ces grands avec qui, très vite, elle avait pu « causer » —. Elle avait aimé les doigts gourds des filles, qui ont tant de peine à tricoter, les yeux drôles d'une petite Sabine qui mit deux ans à parcourir son *Syllabaire*, le gros René, qui porte maintenant le drapeau de la fanfare et pour qui les participes furent toujours lettre morte... le petit Marcel que sa commune avait placé dans une famille et que personne n'avait jamais maternellement choyé. A cause d'eux tous, elle s'était accoutumée à la salle basse qui s'aère

si difficilement, au bruit de la fontaine où il faut aller chercher l'eau et briser la glace en hiver ; à cause d'eux tous, elle s'était attachée à leur pays de collines vertes et bleues, à la petite église où, si souvent, elle priait pour ses élèves.

Pour eux, Mademoiselle a connu la fatigue très particulière des fins de journées de classe, la tête et le cœur vidés de toute la pauvre force humaine, la dure vie quotidienne de l'institutrice de la campagne, lorsqu'il faut faire soi-même ses repas, porter les lourds bidons d'eau, chauffer péniblement des pièces où se jouent tous les courants d'air du pays, et sentir les choses devenues tout à coup hostiles vous meurtrir le corps et l'âme. Il y eut des jours, bien sûr, où tout ce mal qu'elle se donnait, pour que les corrections soient faites, pour que tous, même ceux qui ne veulent pas, parcourent le programme, pour que les ouvrages soient là, alignés, repassés, le jour de la « visite », et surtout pour que ses petits soient polis et pieux, il y eut des jours où tout ce mal lui paraissait bien inutile. René n'avait-il pas, pour la centième fois, « mis un *s* à la troisième personne », et Germaine avait encore menti ! Mademoiselle n'avait-elle pas constaté, un soir, qu'il manquait 50 centimes dans la boîte de la Sainte-Enfance ! Elle songeait, à ces moments-là, à d'anciennes compagnes qui étaient en ville, elles, qui travaillaient dans un bureau tranquille, ou qui s'étaient mariées et élevaient des enfants à elles, et qui, lorsqu'elles avaient le cœur lourd de soucis, ne connaissaient pas ce sentiment de déréliction qui l'étreignait dans les longues soirées d'hiver, quand le vent hurle ou que la bise siffle. Mais toujours, après avoir bien réfléchi, elle concluait, tandis que flottait devant ses yeux l'image de Marcel qui n'avait pas de maman et qui, l'autre jour, lui avait souri : « Si c'était à recommencer, je recommencerais. » Parce qu'elle croyait en sa tâche.

Les années passèrent. Mademoiselle se sent aujourd'hui un peu moins ingambe. Maintenant, elle n'a plus de fou rire intempestif lorsqu'il s'agit de gronder solennellement ; elle a des cheveux blancs et, d'avoir beaucoup froncé les sourcils pour mieux fixer son petit monde, elle a des rides sur son front. Mais, en même temps, dans ses yeux clairs, une petite lumière s'est installée, qui donne à ses traits un peu las quelque chose de très doux. Elle est devenue comme certains paysages si calmes et si apaisants qu'ils semblent vous vouloir du bien.

C'est que la vie a enseigné beaucoup de choses à Mademoiselle pendant que les bambins auxquels elle avait fait épeler « papa » devenaient des hommes. Le soir où lui arriva, pour la première fois, un billet orné de fautes d'orthographe par lequel une mère protestait parce que Mademoiselle avait gardé un quart d'heure après la classe son gros Louis pour lui expliquer encore et encore, avec une patience inlassable et tous les artifices de la pédagogie, les mystères de la règle de trois, Mademoiselle éprouva une sourde rancœur

et un peu d'indignation. Elle eut envie de se justifier et de faire comprendre à ces gens qu'ils lui devaient quelque reconnaissance. Elle ne le fit pas et bien lui en prit. Il y eut des jours où sa jeunesse connut des sursauts de révolte : ne semblait-on pas croire autour d'elle que son métier était de rendre service ? Ses petites joies, on les lui confisquait avec sérénité : n'avait-on pas l'air de trouver singulier qu'elle eût du plaisir à rentrer dans sa famille, à elle, chez ses parents à elle ? Son repos, on le lui prenait : ne devait-elle pas consacrer ses loisirs à telle manifestation, à telle organisation ? Et puis, il fallait s'occuper des jeunes filles, des mamans... et on eût été bien surpris de lui voir manifester quelque mauvaise humeur ! Quelqu'un ne chuchota-t-il pas un jour — et comme ce fut atroce à entendre alors qu'on va aux autres avec son cœur et sa générosité — : « Il n'y a qu'à le lui faire faire, elle est payée par nous, d'abord ! » Et puis, Mademoiselle a réalisé que jadis, lorsqu'elle était encore élève, elle n'avait pas compris la vraie nature du don de soi demandé à l'institutrice. Elle avait cru qu'on donnait son existence dans un geste magnifique qui avait quelque chose d'exaltant. Et voilà que tout à coup elle découvrait qu'elle n'était plus la propriétaire de sa vie, qu'elle ne pouvait pas la donner « jusque-là et pas plus loin », mais qu'elle était donnée tout entière elle-même, un peu comme une chose qui devient le bien d'autrui. Ce fut douloureux à comprendre, ce fut plus douloureux encore à vivre. Mais un soir, alors que l'*Angelus* descendait sur la campagne, Mademoiselle réalisa que les exigences parfois aveugles de son entourage étaient au fond le plus bel hommage rendu à sa vocation : ne supposaient-elles pas qu'une institutrice est toujours prête à s'oublier pour se rendre utile avec le sourire, ce qui est sa façon à elle d'être la servante du Seigneur ?

Au commencement, il lui arriva de dire un peu vertement son opinion sur les hommes et sur les choses. Elle fit de la peine, sans le savoir, sans le vouloir. Mais elle apprit, petit à petit, à comprendre les autres, c'est-à-dire à pardonner beaucoup. Elle réalisa que l'humanité en général a besoin de beaucoup d'indulgence, car souvent « les grandes personnes » ne sont en réalité que de grands enfants étourdis ou inconscients qui ne savent pas toujours toute la peine qu'ils font quand ils blessent. Elle découvrit qu'on ne se trompe jamais quand on est vraiment bon, d'une bonté inlassable, indiscutable, d'une bonté sincère. Elle connut encore à certains jours une atmosphère de suspicion autour d'elle. Elle sut que l'envie peut créer beaucoup d'ennemis et parfois il lui fut impossible d'agir parce que toute action venant d'elle eût paru mauvaise. Elle eut alors la tentation terrible, la pire de toutes, celle de ne pas croire à sa tâche. Mais avec le temps, elle apprit que certaines colères s'apaisent peu à peu, que certaines complications se dénouent toutes seules, et qu'il faut savoir attendre, se tenir en faction et ne rien briser.

Elle comprit douloureusement que Dieu ne lui demandait pas

de réformer le monde, mais seulement, à toute heure, sa pauvre bonne volonté. Elle comprit que le bien ne se fait pas à coups d'actions violentes, mais au prix de souffrances silencieusement et tranquillement acceptées.

Mademoiselle a beaucoup souffert. Elle a beaucoup vu souffrir. Elle a connu l'émotion douloureuse de voir mourir l'un ou l'autre de ses petits : elle songea que tout ce qu'elle leur avait donné — en bien ou en moins bien — entrait avec eux dans l'éternité. Parce qu'elle avait veillé une de ses fillettes qui mourut d'une méningite peu de temps après son arrivée dans le village, on avait pris l'habitude de l'appeler le jour et aussi la nuit quand le médecin n'arrivait pas. Elle fut témoin de beaucoup de chagrins ; elle connut l'angoisse de ne pouvoir consoler. Elle sentit passer sur elle toutes les misères du village. Peut-être l'oubliait-on un peu quand on était heureux. Elle ne s'en offusquait pas. Elle pensait : « Il y aurait quelque impertinence à m'étonner, le Bon Dieu n'est guère mieux traité que moi, ne songe-t-on pas à Lui avant tout quand on est malheureux ? »

Et ainsi, Mademoiselle acquit une âme sereine. Elle sait maintenant que l'agitation est vaine, que le bruit ne fait pas de bien, que le bien ne fait pas de bruit, que certains succès sont superficiels et certains échecs apparents seulement. Elle sait qu'il y a dans la vie quelques vérités primordiales et que celles-là demeurent. Elle sait que la vie vous comble lorsqu'on a renoncé à attendre beaucoup d'elle et que, si l'on prend la peine, selon le conseil du proverbe anglais, de s'asseoir de temps à autre sur le bord du chemin pour compter les bénédictions apportées par l'existence, on demeure confondu. Maintenant Mademoiselle se fait une joie de la nature. Elle aime l'hiver alors que les arbres dessinent si bien leur silhouette élancée vers le ciel ; elle aime le printemps : l'éclosion des bourgeons lui est une fête ; elle aime l'été parce que les arbres touffus allongent en un geste de protection des ombres tranquilles sur la terre ; elle aime l'automne : y a-t-il une symphonie de couleurs plus belle que celle que lui offrent les petits bois qui couronnent les collines en face de l'école ? Et souvent Mademoiselle se surprend à murmurer le *Cantique au soleil* alors qu'elle s'en va au bout du village voir Jeannette, dont la bronchite ne se guérit pas.

Mademoiselle a découvert qu'une seule chose est essentielle : se dépouiller de toutes les formes de son égoïsme, se détacher de soi-même pour devenir une âme de cristal en quelque sorte, une âme qui soit toute transparence, pour laisser passer un reflet de la bonté divine. Voilà pourquoi on vient à elle dans le village lorsque la vie se complique. Elle sourit à la jeune mariée, son ancienne élève, qui lui confie « qu'ils ne se comprennent plus ». Elle trouve les mots qu'il faut dire pour que Marie-Blanche s'efforce de vivre sans heurt avec sa belle-mère. Elle sait beaucoup de recettes sur les choses

du ménage et de la terre, Mademoiselle, mais ce qu'on aime en elle avant tout, c'est cette façon simple, calme et tranquille de mettre chaque question à sa vraie place et, sans avoir l'air d'y toucher, de faire trouver à chacun la solution.

Parce qu'elle a beaucoup pleuré et beaucoup vu pleurer, Mademoiselle sait que l'épreuve attend chacun de nous et elle a dans le cœur une grande pitié, infiniment douce pour les autres, et pour elle aussi. Cette pitié a brisé tout orgueil en elle : c'est pourquoi ses anciennes lui confient sans honte leurs petites et leurs grandes misères. A force d'éteindre en elle tout égoïsme, n'est-elle pas devenue toute compréhension, toute miséricorde ? Il semble qu'elle peut tout entendre, que jamais elle ne se scandalisera, que jamais elle ne condamnera impitoyablement. Sa droiture se refusera à tout jugement de complaisance, cela on le sait. La faute sera blâmée, mais on entendra la parole qui relève et on croira de nouveau qu'on peut tout de même mieux faire. Et puis, on peut lui dire tout ce qu'on a sur le cœur contre son mari, contre ses vieux parents, parce que, au fond, on sait bien que Mademoiselle ne prendra pas parti contre le mari ou contre les parents, qu'elle ne les jugera pas, mais que, dès qu'on aura quitté la vieille salle d'école où jadis on traitait des problèmes moins compliqués, Mademoiselle aura tout oublié et ne songera plus que devant Dieu à la confidence reçue... « un *Ave Maria* pour que Jean fasse moins de peine à Marie, un *Ave Maria* pour que les parents de Joséphine soient moins « pénibles » à vivre... » Devant Mademoiselle, on ose pleurer, on ose se réjouir aussi. Les gens qui viennent à elle — elle connaît maintenant tout le village, car elle les a tous élevés — ses anciens, ne se demandent pas le secret de son influence. Elle est devenue pour eux une « autorité ». Ils sentent vaguement qu'elle représente pour eux, dans leur village, quelque chose ou quelqu'un de plus grand qu'elle.

Ils sont dans le vrai. Pour faire sa tâche, toute sa tâche, Mademoiselle a renoncé à sa jeunesse, à ses aises, elle a accepté la longue solitude. Elle a renoncé à dresser son moi en face des choses, à imposer à la vie la loi de ses fantaisies. Et parce que Mademoiselle peu à peu se retirait d'elle-même, une autre Présence l'envahissait qui voulait bien se servir de sa voix à elle, pour qu'il y ait plus de douceur, plus de bonté, de charité dans ce hameau de la terre fribourgeoise. Et c'est pourquoi, ce soir, Mademoiselle est si bien avec sa lampe qui brille sur la colline, un peu comme l'âme de son village, celle qui rencontre Celui qui veille toujours.

D. Pd